

anxieux de montrer l'emprise qu'il avait sur la bête et pensant sans doute qu'un second baiser lui vaudrait une augmentation de baksheesh, le saisit par la queue, l'attira violemment à lui, le fit se dresser de nouveau et en exigea un deuxième. Le cobra en avait assez. Il refusa net d'obéir et se retourna prestement malgré toutes les caresses dont le charmeur l'accablait. Alors, celui-ci lui donna un coup sec sur la queue, le tira à lui plus violemment, voulant lui faire comprendre à sa manière qu'il ne le laisserait pas quitte sans une nouvelle preuve de soumission. Le cobra devint de plus en plus obstiné. Voyant sa fureur, je priai mon homme d'en rester là. "Non pas, non pas, Maha Probhou ! — grand Seigneur — il ne sera pas dit qu'un misérable cobra me désobéisse en présence d'une compagnie aussi respectable que la vôtre." Il frappa sur la queue du reptile un coup encore plus sec, le força à se retourner, proféra une malédiction que je ne me permettrai pas de répéter, et lui offrit ses lèvres. Dans un accès de fureur, l'animal fit un bond, le frappa en plein sur la bouche et enfonça ses dents — ou était-ce ses crocs ? — dans la lèvre inférieure de son maître. Celui-ci fit effort pour s'arracher à l'étreinte, mais le cobra tenait bon. Un cri d'horreur s'éleva de toutes les poitrines. Le charmeur, se redressant de toute sa hauteur, saisit la tête du reptile d'une main et la queue de l'autre, l'arracha de sa bouche, puis l'ayant fait tourner plusieurs fois en le tenant par la queue, lui brisa la tête contre un tronc d'arbre, répétant l'opération jusqu'à ce qu'il fut bien sûr que la vie était éteinte, et finalement le lança au loin, en proférant d'horribles jurons.

Horrifié, je m'approchai du pauvre homme qui crachait le sang et j'examinai sa bouche. La lèvre inférieure était lacérée. Je ne pouvais pas dire si le cobra s'était servi de ses crocs, mais il avait certainement fait tout l'usage possible de ses dents. Le pauvre homme était très excité et ne semblait plus être dans son assiette. Voyant que j'étais inquiet à son sujet : "Ce n'est rien, me dit-il, il m'a mordu seulement avec les dents et il n'y aura aucune conséquence grave : je lui ai extrait ses crocs." Très poliment, mais résolument, il déclina l'offre que lui je fis de le conduire immédiatement à l'hôpital et demanda un peu d'eau pour se rincer la bouche et laver la morsure. Je remarquai que la lèvre inférieure commençait à enfler. Comme je lui demandai s'il sentait de la douleur, il me répondit qu'il avait la sensation d'une brûlure. Là-dessus il se prépara à partir, mais me fit préalablement un profond salam, ce qui voulait dire : Un baksheesh (présent) s'il vous plaît. Je lui tendis un billet de cinq roupies, qu'il recut avec des signes non équivoques de satisfaction.

Ayant de nouveau chargé tout son attirail sur les épaules de son assistant, il se dirigea à

pas pressés vers le bazar, sans oublier de recommander à mon porteur d'eau de me débarrasser du cadavre de son bourreau.

Je pensais que l'incident n'aurait pas de suite. Mais dix minutes s'étaient à peine écoulées quand un ami vint me voir. Je lui racontai ce qui s'était passé. Il s'intéressa fort à mon récit. Tout ce qui rampe, mais surtout les serpents, morts ou vivants, étaient sa marotte. Il voulut savoir combien il y avait de minutes exactement depuis que l'homme avait été mordu et quels symptômes j'avais remarqués. Quand je mentionnai que sa lèvre inférieure avait enflé sur-le-champ et qu'il éprouvait la sensation d'avoir reçu une piqûre de feu, il devint inquiet et m'assura que l'homme était perdu. Pour s'en assurer davantage, il me demanda où était le cobra et, ayant appris que le porteur d'eau l'avait emporté, il courut vers sa hutte. Le domestique était en train de creuser un trou pour l'enterrer. L'ayant fait laver, il examina la bouche à l'aide d'un forceps et d'une lentille de poche. En un clin d'œil, il se rendit compte que le cobra était armé de son appareil à venin, me le montra et m'assura que le charmeur n'avait plus que quelques minutes à vivre.

Comme il exprimait le désir de le voir, je fis en toute hâte atteler et je l'accompagnai. Il y avait à peu près trois quarts d'heure que l'accident avait eu lieu, et nous nous demandions si nous pourrions rattraper l'infortuné charmeur. Nous avions à peine fait un mille quand nous aperçûmes un rassemblement sur le bord de la route. C'était notre pauvre homme entouré de ses assistants et d'une troupe de curieux. Nous apprîmes qu'arrivé là, il s'était assis, disant qu'il ne pouvait faire un pas de plus. Il avait pleine connaissance. Quand il me vit, il me reconnut aussitôt et me salua. Sa lèvre était démesurément enflée et la salive s'échappait de sa bouche. Il était incapable de parler et portait à chaque instant sa main à ses lèvres comme pour enlever quelque chose qui le gênait. Il me fit comprendre, à l'aide de gestes, que ses jambes étaient paralysées. Comme il faisait signe qu'il voulait de l'eau, on lui en apporta mais chaque fois qu'il essayait d'en avaler une gorgée, elle lui sortait par le nez. Son souffle devenait très embarrassé. On lisait l'inquiétude sur son visage.

Nous ne pouvions pas abandonner le malheureux sans essayer de faire quelque chose pour lui. Nous le hissâmes sur la voiture et le transportâmes à l'hôpital. Le médecin le fit étendre sur une couchette, mais il se débattit avec le peu de force qui lui restait jusqu'à ce qu'on le mît assis. Le médecin, après un bref examen, déclara que c'était trop tard. Il lui fit tout de même une injection antivénéneuse. La respiration devint de plus en plus pénible. Une seconde injection n'amena aucune amélioration. Bientôt les paupières tombèrent et la